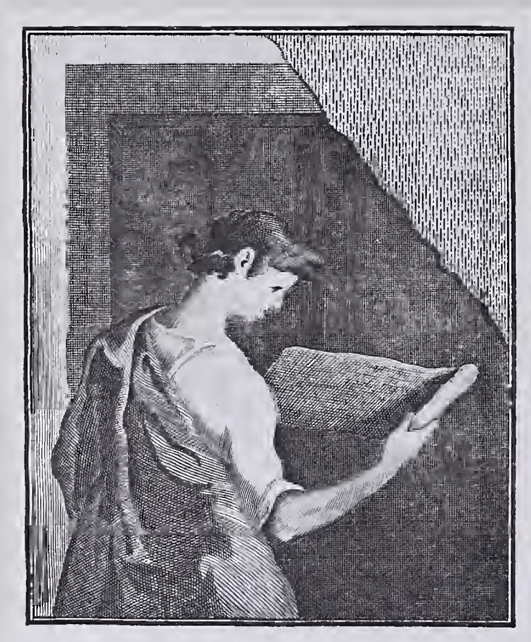
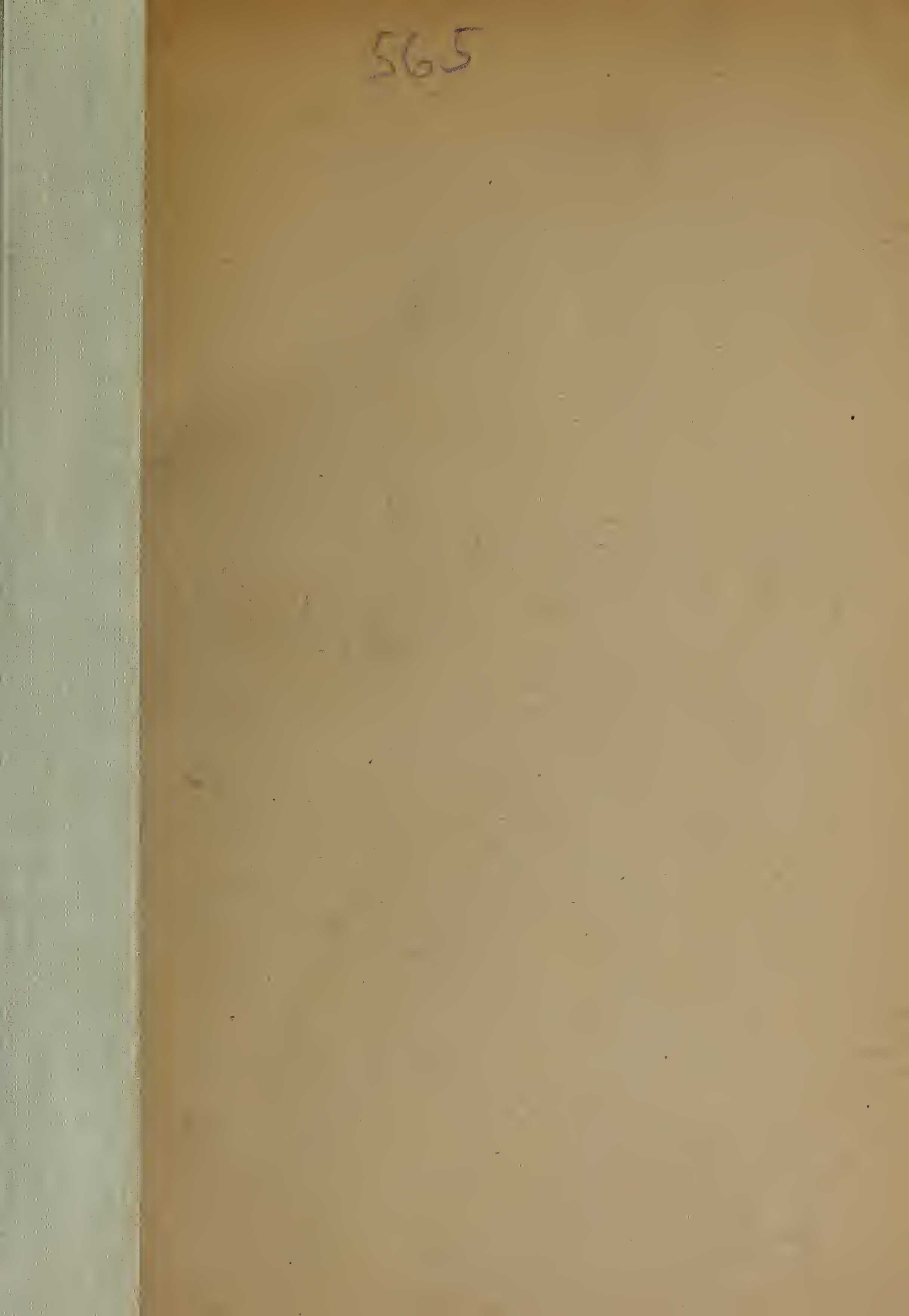



565

LA MANUFACTURE DES GOBELINS

Le nom que notre manufacture nationale de tapisseries a rendu célèbre dans le monde entier, lui vient d'une ancienne famille de teinturiers établie, vers la fin du moyen âge, sur les bords de la Bièvre.

Un bourgeois de Paris, Jean Gobelin, mort vers 1475, avait fondé un atelier de teinture le long de la petite rivière, et l'écarlate qu'il livrait au commerce jouissait d'une réputation étendue. Les eaux de la Bièvre possédaient-elles, en ce temps-là, une vertu spéciale pour la teinture des laines ? D'anciens chroniqueurs l'affirment. On s'est montré de notre temps plus sceptique sur les vertus tinctoriales de notre cours d'eau. Quoi qu'il en soit, il serait impossible aujourd'hui de l'employer à teindre des nuances aussi délicates et aussi variées que celles de nos tapisseries modernes.

La famille Gobelin, en abandonnant dès le début du XVIe siècle, l'industrie qui l'avait enrichie, et tout en poussant ses nombreux rejetons dans les emplois de finance et de magistrature, n'en doit pas moins son illustration aux modestes teinturiers en écarlate du XVe siècle. Ce sont bien eux qui ont donné leur nom à un des vieux quartiers de Paris, qui ont en même temps attaché leur souvenir à une des plus belles industries somptuaires et à ses plus parfaites productions.

De même, en effet, que l'universelle réputation des fameux ateliers d'Arras avait autrefois étendu le nom d'Arazzi aux tapisseries de toute provenance, de même, aujourd'hui, le mot de Gobelin est devenu un terme générique, appliqué indistinctement, dans les pays étrangers, à toutes les tentures remarquables par leur finesse. On dit un Gobelin comme on dit un cuir de Cordoue, sans préciser aucunement par cette dénomination la provenance du produit dont on parle.



LA GRANDE COUR CENTRALE

On attribue généralement à Colbert l'installation de la manufacture royale de tapisseries sur les bords de la Bièvre, dans les anciens bâtiments du teinturier Jean Gobelin. Il y a longtemps cependant que M. Lacordaire, l'ancien directeur de la maison, a fait justice de cette erreur.

Les premiers tisseurs flamands installés dans les locaux de l'ancienne teinturerie vinrent en France sous Henri IV. Ils s'appelaient Marc de Comans et François de la Planche. C'est à eux qu'est due réellement la première installation de la manufacture royale. Leur atelier,

Paris - " Le Monde Moderne "
Septembre 1896 (2e année)

fort actif, ne cessa, en dépit de diverses vicissitudes, de donner naissance à de nombreuses productions pendant les règnes de Henri IV, de Louis XIII et durant la minorité de Louis XIV. Notre musée possède des échantillons précieux de cette première fabrication.

L'histoire de la manufacture des Gobelins, depuis sa réorganisation par Colbert, et celle de la vaste extension qui lui fut alors donnée pour y établir la manufacture des meubles de la Couronne, ont été racontées en détail par maint historien. Aussi serait-il inutile d'entreprendre le récit des phases diverses de son existence depuis 1660 jusqu'à nos jours.

Il suffira de remarquer que les Gobelins furent, pendant près d'un siècle et demi, le principal foyer artistique du goût français; c'est de là que sortirent les modèles non seulement de tapisseries, mais d'orfèvrerie, de meubles, de mosaïque, de bronzes dorés qui ont longtemps provoqué une admiration universelle, et que tous les pays de l'Europe ont imités à l'envi au cours des XVIIe et XVIIIe siècles.

Pendant longtemps, l'entrée principale de la manufacture demeura telle que l'avaient laissée Colbert et Le Brun, s'ouvrant par une haute porte cintrée sur la rue Mouffetard, en face de la chapelle actuelle, édifiée au XVIIIe siècle seulement. Le percement de l'avenue des Gobelins a sensiblement modifié le plan primitif et l'aspect extérieur des bâtiments.

L'exhaussement du sol de la nouvelle voie, ouverte en 1867, a déplacé la grande porte, a changé toute la perspective des constructions. En outre, un incendie, allumé en 1871, a détruit un vaste atelier parallèle au grand bâtiment décoré de trophées et de guirlandes, où logeait Le Brun.

C'est par la pensée seulement et à l'aide des anciens plans qu'on peut reconstituer l'ancienne disposition des ateliers et des logements d'autrefois.

A côté de la porte actuelle, s'ouvre l'entrée du musée. Cette construction provisoire et bâtarde, élevée à la hâte pour l'Exposition de 1878, réunit un choix des plus belles tentures du mobilier national, à côté de quelques pièces acquises par la manufacture ou offertes par de généreux donateurs.

Le musée des Gobelins, essentiellement technique, fournit à la fois aux visiteurs des échantillons de la tapisserie aux différents âges de son développement, et aux tapissiers d'incomparables modèles destinés à les aider dans l'interprétation des peintures de nos artistes modernes. On n'a pas perdu de vue ce double but en ajoutant aux tentures de l'État diverses pièces achetées sur le modeste budget de la manufacture, et nécessaires pour représenter ici des types spéciaux et des fabrications anciennes.

Dans les quatre salles consacrées à ce musée, l'ordre chronologique ne pouvait être respecté. La grande galerie d'entrée, plus vaste que les salles suivantes, est presque entièrement garnie de morceaux exécutés sous Louis XIV, auxquels leurs dimensions exceptionnelles assignaient cette place d'honneur. D'un côté, la *Danse des Nymphes,* une des pièces les plus parfaites qui soient sorties de l'atelier de Jans, le premier maître tapissier de son temps, d'après le carton de Noël Coypel, entre deux sujets de l'*Histoire du Roi,* cette suite pompeuse et magnifique, consacrée à la glorification de tous les actes de la vie du souverain. Ces trois panneaux méritent de retenir un moment l'attention, car rarement l'art de la tapisserie a produit de plus brillants résultats. C'est à juste titre que les quatorze pièces de l'*Histoire du Roi* passent pour le chef-d'œuvre de la tapisserie sous Louis XIV.

Les deux premiers panneaux de la galerie, le *Sacrifice d'Abraham* et le *Ravissement d'Élie,* entourés chacun d'une large et élégante bordure en camaïeu, sortent de ce premier atelier des Gobelins, dirigé par Comans et de la Planche, dont on a parlé plus haut. Ce sont des

types remarquables de l'art textile sous Louis XIII.

Plus loin, le *Sacrifice de Lystra*, d'après le carton de Raphaël, pièce des plus précieuses. Elle fut exécutée à Mortlake, aux environs de Londres, sous le règne de Charles Ier, dans un atelier qui n'eut qu'une existence éphémère, mais qui produisit des chefs-d'œuvre.

Malheureusement, la tapisserie qu'on voit ici est dans un état de délabrement lamentable. Et cependant, quelle fière allure gardent encore ces figures dessinées par le maître d'Urbin! Les auteurs oubliés de cette œuvre superbe ont certes fait preuve d'une incomparable virtuosité.

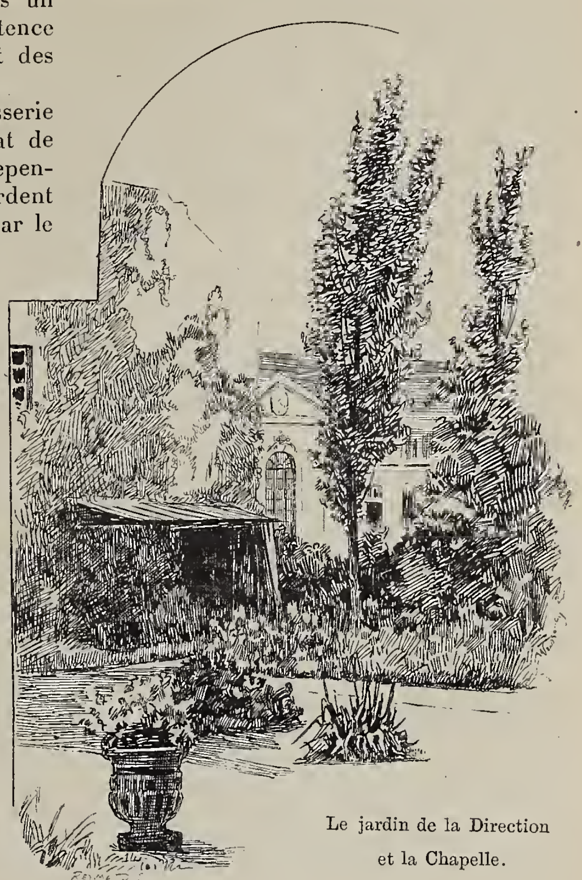
Non loin de là, le *Mariage d'Alexandre et de Roxane* mérite une mention spéciale, non pas tant à cause de sa richesse, qu'en raison d'une mutilation dont les documents contemporains nous révèlent les singuliers motifs. Mme de Maintenon, offusquée par la nudité de certaines figures des tentures royales, les fit habiller de draperies ajoutées après coup. Les traces de cette addition sont encore fort apparentes.

Aussi les lettrés ne manquent-ils jamais, au récit de cette anecdote, de murmurer les fameux vers du *Misanthrope* :

> Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
> Mais elle a de l'amour pour les réalités.

C'est Molière aussi qui a fait la fortune de la suite de *Gombaut et Macée*. Il existe peu de reproductions de cette pastorale célèbre d'une exécution aussi soignée que celle du musée des Gobelins. Celle-ci porte la fleur de lis suivie d'un P, marque des ateliers parisiens, et le monogramme de François de la Planche, un des fondateurs, comme on l'a dit, de la primitive manufacture des Gobelins.

Le *Triomphe de Minerve*, qui occupe tout le fond de la galerie, fait partie de la série des *Triomphes des Dieux*, inspirée



Le jardin de la Direction et la Chapelle.

à Noël Coypel, le plus habile collaborateur de Le Brun, par d'anciens modèles italiens.

Dans une pièce qui s'ouvre à la suite de la galerie, sont placés deux panneaux de la *Tenture des Indes*, de Desportes, cette tenture qu'on ne se lassa pas de recopier aux Gobelins pendant près d'un siècle, et un des sujets de la suite des *Chasses de Louis XV*, peintes par Oudry.

Le salon carré qui vient après réunit quelques-unes des pièces les plus an-

ciennes et les plus précieuses de la collection. Presque toutes proviennent de dons.

C'est à la libéralité de M. Albert Goupil que sont dus ces deux tableaux d'autel, d'une merveilleuse finesse, l'*Annonciation* et l'*Adoration des Mages,* qui représentent l'art de la tapisserie parvenu à son complet épanouissement vers la fin du xve siècle. Il est dommage qu'on ne puisse mettre un nom d'auteur sous ces admirables tissus ; mais c'est évidemment autour de Van der Weyden ou de Memling qu'il faut chercher le créateur des cartons.

Dans un autre genre, les deux tapis persans, légués également au musée de la manufacture par M. Goupil, sont aussi des spécimens hors ligne d'un art accompli. Le petit tapis du fond de la salle a conservé toute la fraîcheur, toute la vivacité de sa couleur; on le croirait terminé d'hier. Il a cependant quatre cents ans environ d'existence, comme celui qui est étendu au milieu de la pièce, plus fatigué par l'usage, mais bien remarquable aussi par la riche harmonie de sa coloration, par ses inscriptions en beaux caractères coufiques, par ses combats d'animaux.

Un peintre délicat et distingué, qui fut membre de la commission des Gobelins, Élie Delaunay, a voulu également laisser au musée de la manufacture une marque durable de l'intérêt qu'il portait au travail de la maison. C'est de lui que vient le tapis oriental aux entrelacs compliqués, tendu sur la muraille près de la porte d'entrée.

La scène représentant la levée du siège de Dôle et de Salins est un don de M. Spitzer. Elle faisait partie d'une suite tissée à Bruges, vers la fin du xve siècle, pour l'église de Salins, placée sous l'invocation de saint Anatoile.

A la fin du xve et au commencement du xvie siècle, les ateliers de tapisserie furent occupés à des travaux considérables pour les églises. Les suites fameuses de Reims, d'Angers, de Saumur, de la Chaise-Dieu, d'Aix, offrent une des manifestations les plus brillantes de l'art religieux.

Le don de M. Spitzer a doté le musée des Gobelins d'une de ces grandes pages si caractéristiques.

En face de la précédente, une grande tenture, garnie surtout d'arabesques et de rinceaux, accuse une date un peu plus récente. On attribue généralement cette œuvre à un atelier installé dans le palais de Fontainebleau par François Ier. Deux fragments superbes, exposés dans la dernière salle du musée, auraient la même origine. Les preuves décisives manquent et manqueront probablement toujours pour corroborer cette attribution; toutefois, le dessin de ces trois pièces dénote un goût bien français. Il nous paraît difficile d'en faire honneur soit à un Flamand, soit à un Italien, et c'est avec raison, selon nous, qu'on y voit l'influence, sinon le style, des Ducerceau.

Dans la salle qui précède immédiatement les ateliers, sont groupés, à côté des tapisseries de Fontainebleau dont on vient de parler, divers fragments de panneaux anciens et modernes, encore fort utiles pour l'étude, et un curieux morceau du commencement de la Renaissance, qu'on a dénommé *le Concert,* faute de pouvoir en déterminer plus exactement le sujet.

L'exiguïté des locaux a éparpillé les tentures du musée en quatre ou cinq endroits différents. Tous les espaces libres dans les ateliers de travail ont été garnis de tapisseries, et quelques-unes de ces pièces ne sont pas les moins précieuses de la collection. Ainsi, une des plus belles pages de la série de don Quichotte occupe le fond du premier atelier de haute lisse. L'*Entrée de l'Ambassadeur turc aux Tuileries sous la minorité de Louis XV,* une des œuvres les plus originales qui soient sorties des Gobelins, a dû être reléguée dans l'atelier de la Savonnerie pour dissimuler un métier inoccupé.

D'autres panneaux garnissent le pont qui fait communiquer les ateliers avec le magasin des laines. Il y a là des mor-

ceaux d'un haut intérêt, comme cette scène des *Bergers* où le vieux tapissier a su donner un type exquis à une figure de paysanne par les procédés les plus simples. Voilà de l'art qui reste bien dans la tradition française. Près de là, diverses tapisseries flamandes, italiennes, une verdure d'Aubusson, un panneau d'Audenarde, des scènes de Téniers, de grandes verdures à chardons, réunissent des types caractéristiques de tous les pays et de toutes les époques.



L'Annonciation.
Tapisserie flamande du xve siècle (don Albert Goupil).

Les œuvres du xviiie et du xixe siècle sont groupées dans une salle du rez-de-chaussée, qui fut naguère un atelier de tapis après avoir été jadis occupée par la basse lisse. A côté d'œuvres modernes tissées sur les modèles de Baudry, de Philippe de Champagne, de Rigaud, cette section du musée renferme quelques-unes des tapisseries décoratives les plus remarquables du règne de Louis XV. C'est d'abord le panneau qui reproduit le tableau du Louvre, *Vénus aux forges de Vulcain*, par Boucher. La tapisserie

passe avec raison pour le chef-d'œuvre de l'atelier des Gobelins au XVIIIe siècle. Elle nous paraît même supérieure au tableau.

Par d'autres qualités se recommande le panneau double de *Don Quichotte,* dont les fleurs, d'une exécution surprenante, pourraient être proposées comme un modèle du genre; puis la scène d'*Aminte et Sylvie,* tirée de la célèbre pastorale du Tasse, maintes fois reproduite aux Gobelins; la portière de *Diane,* d'après Oudry; les *Éléments* et les *Saisons,* de Claude Audran, l'auteur des *Mois grotesques,* qui rivalisent d'esprit et de finesse avec les plus ingénieuses inventions de Gillot; enfin, les trois derniers fragments de la grande décoration, exécutée pour le palais de l'Élysée par Paul Baudry. Les autres modèles, au nombre de quatorze, ont disparu, avec les tapisseries déjà terminées et bien d'autres trésors sans prix, dans l'incendie de 1871. Perte à jamais regrettable, car aucun artiste moderne n'a senti aussi bien que le peintre de l'Opéra les conditions et les exigences de la tapisserie; par suite, ses compositions présentaient une expression toute moderne de l'art décoratif.

Le musée des Gobelins, que nous venons de parcourir, résume l'histoire du passé. En pénétrant dans les ateliers, nous entrons dans la vie contemporaine. Autrefois, les tapissiers des Gobelins travaillaient en haute et en basse lisse. Cette division existait depuis l'origine de la maison, ou tout au moins depuis Colbert. Il y avait un personnel distinct pour chaque atelier. On pourrait même citer quelques exemples de tapissiers ayant travaillé successivement à la basse puis à la haute lisse. En 1826, tous les tapissiers de basse lisse furent réunis à ceux de Beauvais et remplacés sur les bords de la Bièvre par les métiers de la Savonnerie servant à la fabrication des tapis.

L'industrie du tapis, genre Savonnerie, remonte, comme celle des tapisseries, au règne de Henri IV. Vers 1601, un artisan, nommé Pierre Dupont, offrait d'affranchir la France du tribut qu'elle payait aux pays orientaux par l'achat des tapis de haute laine. Le roi, très préoccupé de la prospérité de l'industrie française, établit la nouvelle manufacture sur les bords de la Seine, à Chail-



Entrée de l'ambassadeur turc aux Tuileries.
(Tapisserie des Gobelins, d'après Parrocel.)

lot, dans une ancienne fabrique de savon qui transmit son nom à l'atelier de Pierre Dupont. C'est à cette circonstance toute fortuite que les tapis dits de Savonnerie doivent la dénomination qui sert encore à les désigner.

La manufacture de tapis, façon du Levant, resta dans son premier domicile jusqu'en 1826. A cette date, elle fut réunie aux Gobelins, et les métiers de tapis vinrent occuper les ateliers devenus libres par le départ des basse-



Vénus aux forges de Vulcain.
(Tapisserie des Gobelins, d'après F. Boucher.)

lissiers. C'est par suite de ces modifications que la maison des Gobelins s'occupe aujourd'hui de deux fabrications complètement distinctes : celle des tapisseries de haute lisse et celle des tapis genre Savonnerie.

La haute lisse n'est plus guère en usage aujourd'hui qu'aux Gobelins. Elle n'a jamais été pratiquée à Beauvais, et elle est universellement abandonnée dans les centres industriels qui travaillent pour le commerce.

On s'accorde généralement à reconnaître une supériorité marquée aux travaux exécutés sur le métier vertical ou de haute lisse. L'exécution est plus lente et aussi plus correcte, en raison de la position du métier. Il convient toutefois de reconnaître que les personnes compétentes ne distinguent qu'avec peine les produits de la haute lisse des œuvres de basse lisse. Un fait incontestable, c'est que les ouvrages de Beauvais sont plus fins que ceux des Gobelins ; ils comportent un plus grand nombre de fils de chaîne au centimètre ; la laine et la soie employées sont sensiblement plus minces. Leur destination d'ailleurs explique cette différence. Beauvais travaille surtout à des garnitures de sièges, de canapés, d'écrans, de paravents, ou à des panneaux de dimension restreinte. Ses tapissiers, tout à fait supérieurs dans l'interprétation des fleurs, des feuillages, des ornements, se risquent rarement à copier la figure humaine et le nu. Aux Gobelins sont exclusivement réservés les vastes panneaux décoratifs à personnages. Or, pour couvrir une surface de vingt ou trente mètres carrés, il n'est pas besoin d'un travail aussi minutieux que pour peindre un bouquet de fleurs sur un siège ou un dossier de fauteuil.

Ainsi, les deux manufactures ont un domaine différent et bien délimité; il n'est donc pas surprenant que les procédés d'exécution ne soient pas les mêmes.

Ceci posé, arrêtons-nous un moment devant le premier métier ; c'est celui que l'auteur des dessins qui accompagnent nos explications a pris pour type. On a commencé l'an dernier la grande pièce qu'on voit ici, mesurant six mètres de long sur quatre de hauteur, d'après un modèle de M. Jean-Paul Laurens. La tapisserie étant destinée à la future salle de travail des Archives nationales, l'artiste a choisi pour sujet de sa composition le début d'un *Tournoi au moyen âge.* Nul autre sujet ne convenait mieux pour caractériser la chevalerie qui nous apparaît comme l'expression la plus parfaite de la civilisation des temps antérieurs à la Renaissance. Le grand dépôt historique des Archives de France contenant les documents les plus anciens de l'histoire nationale, on devait emprunter au moyen âge plutôt qu'aux temps modernes les éléments de la scène qui allait en quelque sorte offrir comme la synthèse de notre histoire nationale.

Le tapissier est assis derrière le métier afin d'avoir à sa portée les navettes, appelées ici broches, chargées des différentes couleurs dont se composera le tissu. Le jour vient d'en haut pour ne pas fatiguer les yeux du travailleur. Le modèle est dressé derrière lui, faute de pouvoir trouver place ailleurs. Ainsi le tapissier pendant son travail ne voit ni le modèle qu'il copie, ni le tissu qu'il exécute ; double embarras auquel on n'a pas trouvé jusqu'ici de remède complètement satisfaisant.

La première opération, après le montage du métier, consiste à retracer sur un calque fidèle les lignes exactes des contours, avec indication, au moyen de traits conventionnels, des lumières, des demi-teintes et des ombres. Le calque est reporté sur la chaîne par des procédés très rudimentaires. Encore faut-il qu'il soit d'une précision et d'une fidélité absolues; car cette première opération a une influence capitale sur le succès de l'œuvre.

Comme le travailleur assis derrière le métier ne voit pas le tissu au cours de l'exécution, pour ne pas être obligé de se déranger continuellement quand il

veut se rendre compte du travail, il passe une petite glace entre les fils de la chaîne, ce qui lui permet de s'assurer, aussi souvent qu'il est nécessaire, de la régularité du tissu et de la conformité de la copie à l'original. Par ces simples indications, on juge déjà de la difficulté du tissage de haute lisse.. On conçoit, par suite, qu'une longue pratique soit indispensable pour posséder toutes les ressources de la technique.

LE MÉTIER DE HAUTE LISSE

Si deux ans suffisent à un apprenti pour acquérir les principes essentiels qui lui permettent de travailler aux parties accessoires, il ne faut pas moins de douze ou quinze années de pratique pour devenir un tapissier émérite. Encore, ici comme partout, la différence d'aptitudes, sensible dès la période d'apprentissage, deviendra-t-elle de plus en plus marquée après un long exercice.

Jadis, les plus habiles travailleurs, qu'on désignait sous le titre de tapissiers de tête, avaient le monopole exclusif des figures et des nus. Les autres passaient leur vie à copier les accessoires, les ornements, les draperies, les fonds, les feuillages, etc. Une pareille division n'est plus possible aujourd'hui; on habitue peu à peu les jeunes gens à exécuter les têtes et les chairs aussi bien que les accessoires. Mais le tapissier vraiment artiste, celui qui sait dessiner, qui a le sentiment de la couleur, qui voit juste, aura toujours, quoi qu'on fasse, une supériorité notable sur ses collègues.

Aussi, la production annuelle des travailleurs est-elle essentiellement variable.

Tout en tenant compte des différences d'ouvrages, tandis qu'un tisseur très adroit atteindra une production de $2^{m},50$ et dépassera même $3^{m},50$ par année, son voisin ne pourra pas terminer un mètre de tapisserie dans ses douze mois.

Depuis quelques années, la production moyenne s'est sensiblement élevée. Récemment encore, un atelier de vingt-huit à trente tapissiers n'arrivait qu'à un total annuel de 18 à 20 mètres; or, la production atteint et dépasse aujourd'hui 50 mètres avec une quarantaine de tapissiers, soit une moyenne de $1^{m},25$ par tête.

Malheureusement, l'organisation de la manufacture ne permet pas de récompenser chacun selon son mérite. Les tapissiers sont des employés ayant un traitement fixe, augmentable à l'ancienneté. Les primes de travail accordées aux plus diligents restent impuissantes à corriger des inégalités parfois choquantes.

Bien qu'ils aient été notablement relevés depuis une trentaine d'années, les traitements sont encore des plus modiques. Naguère, l'apprenti ne recevait 900 ou 1,000 francs par an qu'après cinq ou six années de travail, et à vingt-deux ou vingt-trois ans seulement. Les plus favorisés parmi les vétérans ne dépassaient guère un traitement de 2,000 francs. Aujourd'hui les traitements de début sont de 1,200 francs et peuvent atteindre 3,300 francs pour les artistes tapissiers, 4,000 francs pour les sous-chefs et 5,000 pour les chefs.

C'est encore bien peu sans doute si l'on compare ces chiffres modiques aux émoluments attribués aux dessinateurs habiles dans les grandes maisons industrielles. Cette infériorité, constatée à diverses reprises par les rapporteurs du budget de la manufacture, est compensée, dans une certaine mesure, par l'assurance d'une pension de retraite après l'âge de soixante ans.

Le sort des employés des Gobelins se trouve encore amélioré par la jouissance gratuite d'un logement et d'un jardin. L'honneur d'appartenir à une institution dont la réputation est universelle compte aussi pour quelque chose. Certaines familles se sont perpétuées aux Gobelins pendant plusieurs générations; quelques-unes sont restées attachées à la manufacture pendant un siècle et demi et davantage.

Un des exemples les plus remarquables de cette tradition est celui de la famille Duruy. Le père de l'illustre ministre de l'instruction publique exerça longtemps les fonctions de chef de l'atelier de haute lisse. Or l'établissement de cette dynastie aux Gobelins remonterait aux premières années du XVIIIe siècle. Ses derniers représentants viennent de quitter la maison récemment.

Les métiers de haute lisse sont au nombre de douze; leur largeur varie de 1 mètre à $7^{m},50$. Rarement la hauteur d'une tapisserie dépasse 3 ou 4 mètres; aussi peut-on souvent placer plusieurs pièces différentes sur le même métier.

Les deux ateliers ouverts au public portent le nom d'atelier de Berry et d'atelier du Nord. Le premier contient trois métiers; le second huit. L'atelier dit du Nord occupe encore l'emplacement où travaillait Jans, le plus fameux maître tapissier du temps de Louis XIV. Plusieurs fois remanié, il n'a jamais été déplacé, ni reconstruit de fond en comble; cela se voit de reste. On ne manquerait pas aujourd'hui de lui donner plus de largeur et plus de lumière.

Actuellement, au milieu de l'année 1896, treize ou quatorze tapisseries sont en cours d'exécution. La plupart touchent à leur achèvement. A cette catégorie appartiennent :

1° *Les Armes de la République française,* destinées au palais de l'Élysée, d'après un modèle de M. Joseph Blanc. Cette pièce a donné naissance à un plaisant quiproquo reproduit par divers organes de la presse étrangère. Plusieurs journaux d'Amérique et d'Allemagne ont gravement annoncé que la manufacture des Gobelins avait été chargée

d'exécuter un uniforme officicl en tapisserie de haute lisse pour le Président de la République. Jugez de l'ébahissement de l'abonné à la lecture d'une pareille nouvelle.



Le grand atelier du nord contenant huit métiers.

2° *Les douze mois grotesques* d'Audran, copiés sur d'anciens modèles considérés comme une des fantaisies les plus exquises de l'art du xviiie siècle. Le dernier panneau vient d'être récemment achevé.

3° *La vue du château neuf de Saint-Germain-en-Laye,* panneau décoratif de M. d'Espouy, destiné à une des pièces du château de Saint-Germain encore ornée de ses anciennes sculptures.

4° et 5° Deux panneaux d'après Bou-

cher, avec un entourage Louis XVI : l'*Aurore et Céphale, Vertumne et Pomone*. Ces deux tapisseries, commandées par un particulier, ont fourni l'occasion d'affirmer le droit imprescriptible de l'État à vendre les produits de ses manufactures. De pareilles commandes se présentent rarement. Celle-ci prouve la faveur que la tapisserie est en train de reconquérir chez les amateurs éclairés. Un pareil symptôme est bien fait pour donner confiance aux chefs de l'industrie aubussonnaise.



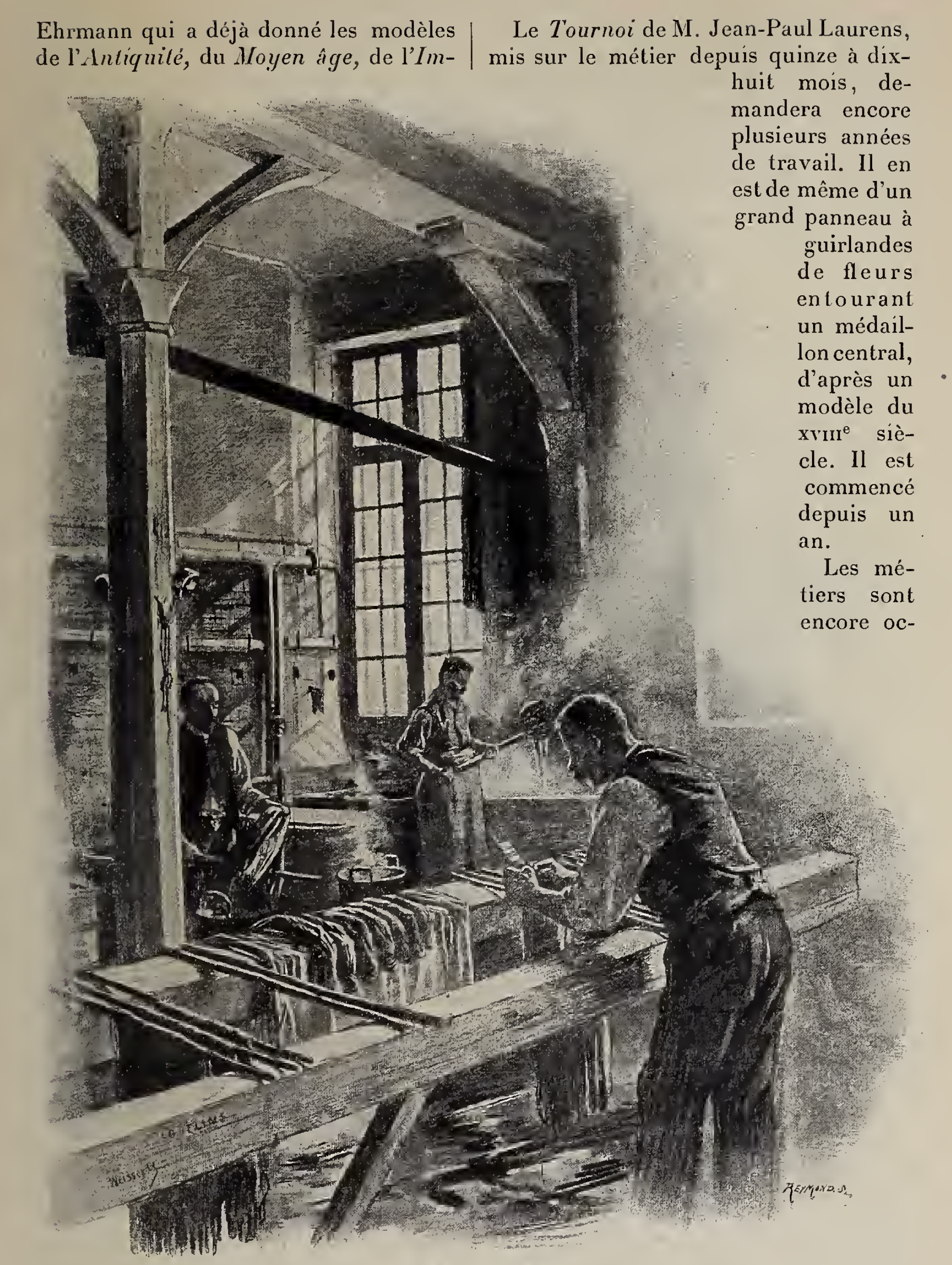
L'atelier des tapis de la Savonnerie.

6° Les deux bordures latérales et la bordure inférieure d'une grande page devant représenter *la Renaissance,* qui complétera la décoration d'une salle de la Bibliothèque nationale. M. François

Ehrmann qui a déjà donné les modèles de l'*Antiquité,* du *Moyen âge,* de l'*Imprimé* et du *Manuscrit* pour le même ensemble, termine actuellement le modèle de la Renaissance.

Le *Tournoi* de M. Jean-Paul Laurens, mis sur le métier depuis quinze à dix-huit mois, demandera encore plusieurs années de travail. Il en est de même d'un grand panneau à guirlandes de fleurs entourant un médaillon central, d'après un modèle du XVIIIe siècle. Il est commencé depuis un an.

Les métiers sont encore occupés par trois pièces destinées à compléter la décoration de la première chambre de la Cour d'appel dans le palais de



L'ATELIER DE TEINTURE

justice de Rennes. Les modèles, inspirés par les portières d'Audran et dus à la collaboration de MM. Laloy, architecte du palais, Joseph Blanc et Bidau, représentent : 1° les *Armes de France et de Bretagne* entourées des colliers des ordres royaux; 2° *la Force;* 3° *la Charité.* La salle d'audience qui doit recevoir ces tapisseries est déjà ornée de peintures de Jouvenet et de délicats motifs de décoration rappelant les meilleurs modèles de la Régence. Il a fallu, pour accompagner un ensemble très brillant et très monté de ton, soutenir la coloration des tapisseries et renoncer à ces tons fades et gris qui ont trop longtemps dominé dans les ouvrages de ces cinquante ou soixante dernières années.



LE LABORATOIRE DE CHIMIE

Cette décoration est l'application d'un principe nouvellement mis en vigueur et dont il convient de ne s'écarter qu'en cas d'absolue nécessité. On a reconnu qu'il y aurait grand intérêt à n'exécuter les modèles, puis les tentures, que pour un emplacement déterminé à l'avance. Comme il ne reste plus guère de palais à décorer, il a été décidé que les grandes villes de province seraient appelées à tour de rôle, sous certaines conditions, à bénéficier du travail des manufactures de l'État.

L'exemple donné par la ville de Rennes a été suivi par celle de Bordeaux. Une tapisserie destinée à la salle des mariages de l'hôtel de ville de Bordeaux vient d'être mise sur le métier. Une seconde tenture pour la même destination a même été commandée à l'auteur du premier modèle, M. Georges Claude.

Les villes de Rouen et de Saint-Étienne se sont mises récemment sur les rangs pour avoir part aux faveurs de l'État. Bientôt, si la province continue à montrer les mêmes dispositions, la manufacture des Gobelins, qui était constamment menacée de chômage faute de modèles, ne suffira pas à toutes les demandes.

Pour remplacer les tapisseries en cours d'exécution qui approchent de leur achèvement, de nouveaux cartons ont été demandés aux artistes les plus éminents; en voici la liste succincte :

La Sirène et le poète, par M. Gustave Moreau; on vient de commencer l'exécution de cette page magistrale.

Apollon et Daphné, par M. Albert Maignan pour le palais du Luxembourg.

La Justice consulaire, par le même,

pour le tribunal de commerce de la Seine.

La Gloire de l'École française, par M. Luc-Olivier Merson, pour l'École des Beaux-Arts de Paris; le modèle est attendu depuis six ans et plus.

Deux épisodes de la *Vie de Jeanne d'Arc,* par M. Puvis de Chavannes.

L'exploration de l'Afrique, par M. Rochegrosse.

Six sujets tirés de la vie de Jeanne d'Arc : la *Vocation,* le *Départ,* l'*Entrée à Orléans,* la *Marche sur Patay,* le *Couronnement du Roi* et le *Martyre,* par M. Jean-Paul Laurens. La première de ces compositions, seule terminée, est en cours d'exécution.

Enfin huit scènes tirées du poème de *la Chanson de Roland,* par M. Grasset. Cette série est destinée au musée du Luxembourg.

Le travail, on le voit, est assuré pour longtemps, surtout si le mouvement qui s'accentue chaque jour en province vient fournir une clientèle en quelque sorte inépuisable. Encore faut-il que les artistes veuillent bien faire honneur à leurs engagements dans les délais prescrits. Parmi les modèles énumérés ci-dessus, il en est plusieurs dont la commande remonte à 1889 ou 1890. On les a vainement attendus pendant deux ou trois ans; leur traduction en tapisserie devait figurer à l'Exposition universelle de 1900. Maintenant, il est trop tard pour qu'elle soit terminée en temps utile. C'est que le nombre des décorateurs diminue de jour en jour, et bientôt, si un retour aux anciennes traditions ne se produit pas, rien ne sera plus malaisé que de trouver un bon modèle de tapisserie.

Au rez-de-chaussée de la dernière cour, du côté des jardins, dans l'ancien atelier du maître tapissier de basse lisse Jean Delacroix, travaillent les derniers représentants de l'art pratiqué pendant plus de deux siècles à la Savonnerie de Chaillot.

Sous la monarchie de Juillet, le tapis a occupé cinquante artisans. Leur nombre se trouve maintenant réduit à douze. Aussi un des ateliers est-il fermé et sert-il maintenant de salle d'exposition pour les ouvrages modernes. Deux métiers suffisent à occuper les derniers travailleurs; les tapis en cours d'exécution, d'après le modèle de M. Libert, sont destinés aux salons du palais de l'Élysée.

Si un bon modèle de tapisserie est chose rare de notre temps, il est plus



LA RENTRAITURE

malaisé peut-être de trouver une combinaison satisfaisante de dessin et de couleur pour le tapis. En cette matière, les Orientaux sont nos maîtres. A vouloir les imiter, on risque de leur rester inférieur. D'autre part, les ressources du dessinateur sont des plus limitées; le tapis étant destiné à recouvrir un parquet ou un dallage ne doit pas présenter d'épaisseurs, de reliefs. La figure humaine, les animaux, les attributs lui sont interdits. Il serait déplaisant de poser le pied sur des femmes, des enfants, des cuirasses ou des drapeaux,

même sur des fleurs se rapprochant trop de la nature. Le décorateur doit donc se borner à l'emploi d'un petit nombre de couleurs formant comme une sorte de mosaïque. C'est le genre de décoration que les Orientaux, les Persans surtout, ont employé avec un art supérieur. A l'aide de ressources très limitées ils ont su produire des chefs-d'œuvre d'éclat et d'harmonie. Mais ils seraient bien embarrassés aujourd'hui pour égaler les merveilles de leurs anciens artisans. La décadence, qui a si profondément atteint toutes nos industries somptuaires depuis qu'on leur demande du bon marché avant tout, a gagné les grands centres orientaux de fabrication de tapis. Les détestables couleurs que la chimie a su tirer de la houille ont pénétré, comme une contagion mortelle, dans toute l'Asie, et aucun pays n'échappe plus aux funestes conséquences de nos découvertes scientifiques.

La Bièvre le long des jardins des Gobelins.

Raison de plus pour conserver dans l'atelier de teinture des Gobelins les vieilles traditions et les belles couleurs en usage depuis les temps les plus reculés : la cochenille et la garance pour les rouges; la gaude pour les jaunes; l'indigo pour les bleus. Les tons fournis par l'indigo laissent seuls à désirer. L'inventeur qui doterait la teinture des laines et des soies d'un beau bleu, éclatant, solide, aurait rendu le plus signalé service à l'industrie; sa fortune serait assurée par-dessus le marché.

La classification scientifique des couleurs, obtenue par M. Chevreul à la suite de longues études, offre sans doute de réels avantages en permettant de classer les magasins de laines et de soies d'après une méthode rigoureuse. Mais elle ne pouvait contribuer au perfectionnement de l'art de la tapisserie. En mettant à la portée des travailleurs des ressources inconnues à leurs devanciers, elle leur a fait perdre la franchise d'un travail obtenu avec un petit nombre de tons, et les a déshabitués de chercher à suppléer à l'insuffisance de leur palette par d'ingénieux mélanges.

Il n'est que temps de réagir contre l'abus de la dégradation des tons et contre la mollesse dans l'exécution qui en fut la conséquence. Tout le monde s'accorde aujourd'hui sur la nécessité de revenir aux vrais principes, à ceux de la fin du XVe siècle; mais ce n'est pas tout de savoir ce qu'il faut faire quand on a perdu depuis si longtemps l'habitude d'un travail franc, simple et vigoureux.

L'atelier de teinture des Gobelins travaille non seulement pour la manufacture parisienne, mais aussi pour l'atelier de Beauvais. Il reçoit chaque année deux ou trois cents kilos de laine et de soie. Le nombre des tons différents qui lui sont demandés est bien plus élevé,

car, souvent, chacune des couleurs ne compte que pour quelques centaines de grammes. Il serait impossible d'obtenir de l'industrie privée des gammes comprenant vingt tons et davantage par dégradations insensibles.

La teinture est placée sous la direction d'un chimiste éminent. Un laboratoire de recherches, illustré par les longs travaux de M. Chevreul, est joint à l'atelier. Les couleurs nouvelles sont toujours éprouvées avant d'être mises en usage. Si elles n'offrent pas toutes les qualités de solidité requises, elles sont impitoyablement bannies de la manufacture.

Les Gobelins renferment encore plusieurs services accessoires dont il convient de dire quelques mots. L'atelier de rentraiture occupe surtout des femmes. Toutes les tapisseries terminées y viennent à tour de rôle pour les coutures destinées à fermer ce qu'on appelle les relais. Ce travail, long et délicat, exige parfois plusieurs mois. C'est là aussi qu'on répare les vieilles tentures usées ou déchirées. Depuis que la tapisserie a trouvé dans le public un regain de faveur, la réparation ou la rentraiture des tentures anciennes a fait de grands progrès. L'atelier des Gobelins ne se borne pas à remettre en état les pièces qui sont la propriété de la manufacture. Elle vient de réparer un des panneaux de l'histoire de saint Remy, appartenant à l'église de Reims. Les dix morceaux de cette suite fameuse doivent successivement passer par les mains des ouvrières de la maison. Il serait grand temps qu'on s'occupât aussi des tapisseries du Mobilier national dont un certain nombre, négligées trop longtemps, présentent un aspect lamentable. Plusieurs personnes compétentes ont posé la question devant le public. Mais les ressources du budget actuel de la manufacture ne sauraient suffire à une pareille dépense. Un crédit spécial deviendrait indispensable pour mener à bien cette entreprise; si on diffère trop longtemps, des richesses accumulées par les siècles vont périr irrémédiablement. C'est un sujet d'étonnement pour les amateurs étrangers que le dédain et la négligence avec lesquels sont traitées nos séries les plus précieuses des XVIIe et XVIIIe siècles.



La Bièvre, ruelle des Gobelins.

L'école des Gobelins existe depuis l'organisation définitive de la manufacture par Colbert. Elle comprend des cours de dessin et une école technique de tapisserie. Les jeunes gens reçus élèves tapissiers après concours restent deux ans dans l'école de tapisserie où ils apprennent les éléments de la tech-

nique. Ils ne passent à l'atelier de haute lisse qu'après une épreuve sérieuse constatant leur habilité.

Deux cours de dessin, d'après la bosse et la nature, embrassent toutes les études nécessaires aux tapissiers : le cours élémentaire admet les enfants du quartier; le cours supérieur est exclusivement réservé au personnel de la maison et permet aux apprentis travaillant déjà sur les métiers de haute lisse ou de tapis de se perfectionner dans l'étude du modèle vivant, de la fleur et de la composition.

Ainsi, la manufacture, depuis plus de deux siècles, grâce à sa forte organisation, a pu se suffire à elle-même, et triompher de toutes les vicissitudes. Elle est le dernier refuge d'un des arts somptuaires les plus magnifiques qui a jeté ici son plus vif éclat. Elle a une réputation universelle, suffisamment attestée par les trente mille étrangers qui lui rendent visite chaque année. Si elle n'a plus de palais à décorer, elle doit contribuer dans une large mesure à l'embellissement de nos édifices publics, à Paris et en province. Enfin, en attendant la renaissance de la tapisserie que nos descendants verront peut-être bientôt, elle garde précieusement les grandes traditions d'un passé glorieux et se tient toujours prête à répandre dans les centres de production les exemples et les enseignements.

Si nous ne craignions de lasser l'attention du lecteur, nous le conduirions dans les jardins de la manufacture, enfermés entre deux bras de la Bièvre, dans cette ruelle des Gobelins où l'on trouve un de ces aspects les plus pittoresques et les plus inattendus du vieux Paris; nous lui ferions visiter la petite maison de M. de Julienne, construite sous la Régence, appelée le Pavillon de chasse et qui a gardé de beaux vestiges de la sculpture de ce temps-là; mais cette promenade nous entraînerait trop loin. Aussi bien, les souvenirs du passé, épars dans ce vieux quartier de Paris, suffiraient-ils largement à une étude pittoresque et historique des plus nouvelles et des plus curieuses, qui pourrait faire l'objet d'un autre travail.

JULES GUIFFREY.



LE PAVILLON DE CHASSE